

Introduction

« Les raisons de l'immanence »

Luisa RUIZ MORENO & Alessandro ZINNA



Colloque Albi Médiations Sémiotiques – Études

Collection Études

L'immanence en jeu

sous la direction de
Alessandro Zinna & Luisa Ruiz Moreno

Éditeur : CAMS/O
Direction : Alessandro Zinna
Rédaction : Christophe Paszkiewicz
Collection Études : L'immanence en jeu
1^{re} édition électronique : juillet 2019
ISBN 979-10-96436-03-3

Luisa Ruiz Moreno travaille au Programa de Semiótica y Estudios de la Significación (SeS) de la BUAP (Mexique). Elle se consacre aux problèmes de sémiotique générale: la sémiotique classique et ses liens avec la sémiotique tensive, les formes de vie, les passions et la subjectivité. Elle s'est consacrée à la sémiotique visuelle et de l'espace en relation avec l'histoire de l'art et l'esthétique, appliquée aux objets de la culture coloniale mexicaine. Membre fondateur du SeS et de la Chaire Greimas de Sémiotique, elle appartient au Système National des Chercheurs (SNI-Conacyt), à l'Académie Mexicaine des Sciences, et fait partie du Comité Directeur de *Tópicos del Seminario*. Elle est l'auteure de livres, chapitres de livres et articles dans sa spécialité.

Alessandro Zinna est professeur de sémiotique et directeur de recherche responsable du groupe Médiations Sémiotiques de l'Université de Toulouse II – Jean Jaurès. Il est Président de l'association CAMS/O gérant les colloques d'Albi. Son champ de recherche va de la sémiotique générale, à la sémiotique des images, des objets et des nouvelles technologies. Parmi ses publications: *Elementi di semiotica generativa*, Bologne, Esculapio, 1991 (introduction d'A. J. Greimas, en collaboration avec Fr. Marsciani) ; *Hjelmslev aujourd'hui*, Bruxelles, Brepols, 1997 ; *Le interfaccie degli oggetti di scrittura*, Rome, Meltemi, 2004 ; *Les Objets au quotidien* (codirection avec J. Fontanille), Limoges, Pulim, 2005 ; et, récemment, "Le dialogue entre la sémiotique structurale et les sciences. Hommage à A. J. Greimas" (codirection avec J. Fontanille), *Langages*, n° 213, 1/2019.

Pour citer cet article :

Ruiz Moreno, Luisa et Zinna, Alessandro, « Introduction à "Les raisons de l'immanence" », in Zinna, A. et Ruiz Moreno, L. (éds 2019), *L'immanence en jeu*, Toulouse, éditions CAMS/O, collection Études, p. 3-12,

[En ligne] : <http://mediationsemiotiques.com/ce_imm_s1_01.intro>.

Introduction*

Luisa RUIZ MORENO & Alessandro ZINNA

(Université Autonome de Puebla & Université de Toulouse II — Jean Jaurès)

Le projet

L'idée de promouvoir un projet de recherche ayant pour objectif de réviser les relations conflictuelles entre la sémiotique et l'immanence a surgi à Paris, fin 2007, lors d'un congrès de l'Association Française de Sémiotique. Pendant les pauses de cette activité académique – spécialement riches en initiatives et en projets – la rencontre entre les responsables de ce dossier a abouti à une constatation : la problématique de l'immanence était, et continue d'être, un thème qui a besoin d'être revu à la lumière des recherches actuelles.

Et cette rencontre s'est terminée sur un accord : lancer un débat sur l'un des piliers de la théorie du langage. Il s'agirait de convoquer les différents chercheurs en sémiotique afin qu'ils puissent confronter leurs idées sur la *question de l'immanence*. Cette initiative qui n'avait pas encore trouvé un espace concret pour se réaliser, s'est encore prolongée lors d'un autre congrès de l'AFS, à Lyon, en 2010. La situation restait la même : soit les sémioticiens rejetaient un concept qu'ils considéraient comme un poids coercitif appartenant au passé, soit ils effectuaient leurs recherches sans se demander si ce concept ou tous autres fondements de la théorie qu'ils mettaient en pratique, soutenaient épistémologiquement leurs travaux. Mais aussi bien dans un cas comme dans l'autre, il

* Traduction de Dominique Bertolotti Thiodat.

régnait une certaine confusion, un malentendu, une équivoque, le manque d'un retour aux sources pour repenser ce dont on parle quand on fait allusion à l'immanence.

Postérieurement, la revue *Tópicos del Seminario* a décidé d'assumer ce projet qui a formellement commencé avec la rédaction d'un texte d'orientation dont la diffusion a débuté en 2013. Les premiers fruits ont vu le jour dans le premier tome de ce dossier, à savoir le volume 31 (janvier-juin 2014).

À noter que des polémiques enflammées¹ se sont déclenchées dès l'appel à communication, comme si le fait de mettre à discussion l'immanence représentait une ineptie ; néanmoins, les nombreuses contributions reçues ont montré qu'une mise en question de fond était attendue et que les chercheurs avaient beaucoup à dire par rapport au défi qui se présentait à eux. Face à cette situation, nous avons dû effectuer quelques révisions du plan d'origine et contempler la possibilité d'éditer trois volumes sur le même thème, toujours dans l'optique d'inclure un ample spectre de travaux et de fomentier la diversité des points de vue. Objectifs qui se sont constitués en valeurs propres à cette recherche collective.

Il ne faut pas oublier que durant les années qui ont précédées la concrétion de ce projet, on avait déjà pu observer certaines fractures dans l'édifice théorique. Ces fissures provenaient de sa base même – malgré les diverses interprétations – et sur laquelle s'était construite l'une des certitudes inamovibles de la sémiotique. En effet, on la considérait capable de traverser indemne, tout d'abord l'hypothèse structurale et ensuite les multiples directions entreprises par la sémiotique post-structurale. Nous parlons du fondement *immanent* de la théorie du sens.

Même s'il y a un décalage entre l'idée et sa réalisation, et même si certaines positions des chercheurs ont changé, les raisons qui ont animé ce débat non seulement sont loin d'être taries, mais, qui plus est, les textes que nous présentons, aussi bien au niveau de leur qualité que de leur quantité, sont un clair reflet de la portée et de l'actualité du thème. À en juger par les collaborations qui nous sont parvenues, la *question de l'immanence* continue d'être une question hautement sensible pour la théorie du langage².

Cette constatation nous oblige à nous interroger non seulement sur les raisons de la centralité que l'on donne à l'immanence, mais encore elle nous pousse à la considérer, dans le même temps et depuis une perspective contemporaine, comme une ligne de démarcation qui unit et sépare : une approche *nominaliste* d'une autre approche *réaliste* ; la *sémiotique* de la *philosophie* ; la posture *saussurienne-hjelmsléviennne* de celle *peircienne* ; et les premières *recherches structurales* de Jakobson, Lotman et Greimas, de la *sémiotique post-structurale* (particulièrement d'actualité) orientée

vers la phénoménologie de l'expérience, le *sens des objets*, l'*étude du vivant* et des *pratiques*. C'est un peu comme si, grâce à ce thème, nous nous serions rapprochés d'une *ligne de tension*, tout en ayant touché cette dorsale qui traverse les territoires et les zones en contact, et pour cette même raison, susceptible de se transformer en d'autres lignes de conflit. Comme si les pics qui apparaissent sur la géographie de ce territoire épistémologique n'étaient rien d'autre que la conséquence de cette espèce de *relief karstique* dont la visibilité va de pair avec la profondeur, qui traverse les champs et les disciplines jusqu'à effleurer les courants mêmes de la recherche, réussissant à distinguer, dans ce même ordre d'idées, la position de Saussure de celle de Hjelmslev. Tout ceci nous motive à poursuivre la recherche du sens devant être attribué à l'immanence, hors de tous les préjugés ou idées préconçues.

Les auteurs

Les textes sélectionnés pour ce premier volume suivent une orientation éminemment historico-théorique et parcourent certaines des étapes qui, en partant des débuts, conduisent aux évolutions les plus récentes de l'hypothèse sur l'immanence.

Le texte d'ouverture d'Alessandro Zinna, intitulé « L'immanence : ligne de fuite sémiotique », cherche à exposer clairement dès le départ la posture assumée par les éditeurs du dossier ; surtout en ce qui concerne le besoin de faire perdurer la problématique de l'immanence au centre des études sémiotiques dont la source de conflit oblige toujours à une attitude réflexive.

L'auteur, anticipant ainsi les principales approches à ce thème, tente de montrer, avant tout, la portée de l'immanence. Pour ce faire, il part en quête de l'origine de cette *ligne de fuite* – qui se laisse entrevoir depuis la Grèce Antique – qu'il reconstruit à partir des observations d'Ernst Cassirer qui précisément la voit comme ce qui est propre à la distance établie entre la pensée mythique et l'origine et le développement de la pensée rationnelle. À partir de ces premières bases philosophiques, il est possible de réviser et de mieux comprendre la position de Louis Hjelmslev qui, de surcroît, résulte être emblématique quant à l'attitude immanente dans la théorie du langage. L'auteur signale qu'en réalisant une analyse plus détaillée et en rejetant les lieux communs, on observera finalement que le linguiste danois n'aurait effectué aucune exclusion de la transcendance ou de la substance sinon qu'il aurait proposé une réconciliation entre ces domaines selon les différentes étapes du processus d'analyse. Tout au long de son travail, un parallèle est établi entre les recherches

sémiotiques et la philosophie de Gilles Deleuze. Cette relation paraît curieusement symétrique parce qu'en s'anticipant à toute critique, le philosophe français, au fur et à mesure de la progression de sa pensée, ne cesse de défendre les raisons de l'immanence. En commençant par une critique du structuralisme, Deleuze traite le problème du sujet et de l'expérience en abordant forcément la question de l'énonciation ; par ailleurs, il assume une position en faveur de la variation et tente de concilier les sciences du *particulier* et du *général*. Et, surtout, il conclut par une réflexion qui postule « une vie » en tant qu'*immanence de l'immanence*.

Depuis cette perspective, Alessandro Zinna établit une relation entre Hjelmslev et Deleuze qui lui permet non seulement de libérer l'immanence de l'étroitesse conceptuelle construite pour décrire le sens, mais aussi de montrer comment l'immanence dessine la *ligne de fuite* tracée par la sémiotique.

Michel Arrivé continue cette révision des sources originales, en particulier, celles des écrits de Saussure et de Hjelmslev, bien qu'en réalité c'est du premier que notre auteur entend parler par rapport à l'immanence, puisque Saussure lui-même le fait succinctement : néanmoins, son œuvre contribue de manière décisive à l'immanentisme. Le texte d'Arrivé ouvre sur une allusion aux *Pensées métaphysiques* de Spinoza. Cette incursion dans la philosophie n'est autre qu'une façon de mieux se situer dans la linguistique, ce qui permet à l'auteur d'opposer au philosophe hollandais le linguiste danois : le premier, pris comme exemple de la position non immanente du langage ; le second, comme défenseur déclaré de l'immanence. Dans ce jeu d'oppositions catégoriques, Arrivé laisse à la pensée de Saussure le soin de servir d'intermédiaire entre les deux visions construites comme contradictoires, en particulier, à partir de la réflexion sur la diachronie des langues. Vers la fin, l'article montre d'une manière assez claire un Saussure toujours fasciné par la « double essence du langage » et c'est là que la perspective du linguiste genevois est difficile à cerner, car tout en n'étant pas rigoureusement immanente, on ne pourrait pas non plus dire avec certitude qu'elle serait transcendante.

Outre le fait d'amorcer un débat sur la confrontation entre les deux pères de la sémiotique structurale, l'essai de Michel Arrivé mérite une lecture soignée du fait des nombreuses observations philologiques qui l'enrichissent et le complètent.

Suit l'article de Francesco Galofaro qui, en sus de la révision des sources classiques, incorpore également à ces mêmes sources des réflexions actuelles sur la problématique qui nous occupe, comme par exemple celles de Francesco Marsciani et celles d'Alessandro Zinna. Il reprend d'ailleurs de ce dernier le texte introductif qui était précisément

à l'origine de la présentation de ce dossier. De plus, il propose son propre modèle de constitution du plan de l'immanence, parce que l'auteur suppose que les modèles formels, construits par la sémiotique pour décrire le sens, appartiennent à la dimension immanente et qu'ils sont, au-delà de structuraux, structurants du plan de l'immanence, ce qui confère à ce plan solidité et concrétion. C'est pourquoi la description des articulations, c'est-à-dire la grammaire de tels modèles, est fondamentale pour Galofaro parce c'est en elle que réside ce qu'il nomme la *générativité forte* du métalangage, capable de montrer, puisqu'elle les crée, les traits du sens difficilement visibles sur le plan de la manifestation. En conséquence, l'auteur défend précisément la nécessité de rendre compte des relations entre immanence et manifestation.

Le pari de Francesco Galofaro est celui de la voie de la formalisation, tout en assumant qu'il s'agit d'un choix non partagé, depuis déjà un certain temps, par tous les sémioticiens. Il rétablit ainsi les formalisations de Greimas pour décrire les structures narratives et, à partir de là, il élabore une grammaire générativo-transformationnelle. Il met à l'épreuve son hypothèse à partir d'une analyse d'une des *Nouvelles en trois lignes* de Félix Fénéon.

L'intervention d'Oscar Quezada Macchiavello et de Desiderio Blanco introduit un point d'inflexion dans le matériel que nous présentons et fait revivre la polémique. Jusqu'ici l'opposition *immanence vs manifestation* n'avait pas fait l'objet d'une discussion et se maintenait au niveau de la preuve d'un éclaircissement entre la réflexion philosophique et la réflexion sémiotique. Pour cette dernière, le terme *transcendance* n'a plus lieu d'être en tant qu'opposé à *immanence* ; mais, de prime abord, les auteurs le réintroduisent comme une sorte de prolixité de la pensée qui a logiquement besoin de rétablir la catégorie traditionnelle. Néanmoins, ils l'abandonnent immédiatement en considérant que toute la réalité sémiotique, soit linguistique, est immanente, y compris la manifestation.

Dans ce qui suit, les auteurs font disparaître un autre postulat inamovible de la sémantique structurale qui est l'un des piliers de la sémiotique greimassienne : « la perception est le lieu non linguistique où se situe l'appréhension de la signification ». Pour Quezada et Blanco, toute perception est en fonction du langage, s'agissant donc d'une question linguistique et par là-même immanente.

L'étape suivante constitue leur postulat le plus fort : la sémiosis comprise comme médiation corporelle entre les deux plans du langage et le *corps propre* – lieu des dépendances internes – considéré comme plan d'immanence de la sémiosis. La sémiosis se manifeste alors en s'incarnant dans le *corps propre* sans pour autant cesser d'être immanente. En

ce qui concerne le concept de *corps*, les auteurs fondent leurs réflexions sur celle que propose Jacques Fontanille et ils procèdent à de brèves analyses de certains aphorismes.

Ainsi, pour les auteurs, la manifestation reste subsumée à l'immanence. Ils proposent un schéma dynamique, sur la trace d'un carré sémiotique et d'une double ellipse, afin de montrer les processus de l'immanence sémiotique selon les différents modes qu'elle adopte.

Le débat ne se fait pas attendre, en effet, Waldir Beividas met entre parenthèses le concept de perception qui avait été récupéré comme un domaine pleinement sémiotique par Quezada et Blanco. Ces discussions finissent-elles peut-être par se rejoindre à un moment où à un autre, mais les réserves de Beividas en ce qui concerne la perception phénoménologique adoptée très tôt par Greimas et remise au goût du jour avec enthousiasme par la sémiotique contemporaine, sont fort sérieuses. Selon l'auteur, c'est ici que l'on peut introduire une substance transcendante qui mettrait en contradiction les postulats épistémologiques de la théorie, à savoir ceux fondés sur la forme immanente.

Ainsi, non seulement Beividas offre une critique sévère, mais il se montre en plus propositif en avançant un nouveau concept. Curieusement, pour ce faire, il revient aux premières sources de la théorie et reprend le principe de l'arbitrarité du signe linguistique qui lui permet de justifier la notion de *sémioception*. À partir de là, il nous présente une autre proposition – non sans réviser auparavant deux perspectives sémiotiques (le scientisme réaliste et le transcendantalisme philosophique) qu'il réfute – celle de projeter ces réflexions vers la construction d'une épistémologie discursive.

Mais c'est la participation d'Odile Le Guern qui nous ramène à une réflexion centrée sur le texte. À partir d'un problème concret et ponctuel, le thème du titre d'une œuvre, l'auteure revient sur la question de l'immanence ; il s'agit, dans ce cas, d'un tableau de Matisse. Le titre provient d'une sémiotique verbale, qu'elle nomme *texte* ; et la peinture, quant à elle, proviendrait d'une sémiotique visuelle à laquelle elle se réfère à l'*image* proprement dite. Odile Le Guern approfondit alors cette relation ainsi posée, entre texte et image, en se demandant qu'elle serait l'influence du *texte* sur la lecture analytique de l'*image* qui pourrait être régie par un principe d'immanence. Le titre – d'ailleurs son travail argumentatif en propose plusieurs – semblerait toujours renvoyer à quelque chose d'extérieur à l'image. Cependant, cette sortie du cadre, provoqué par le cadre lui-même, suscite une ré-inversion du regard et crée une sorte d'espace méta-pictural depuis lequel est déclenché un processus réflexif vers le

dévoilement de la dimension figurale. Ainsi, grâce à une étude particulière et sans incursions dans la philosophie comme dans les cas précédents, l'auteure suggère que l'exégèse d'une œuvre peut être immanente, y compris sans le proposer, étant donné que l'œuvre même régit en général ce chemin qui va, par réfraction, vers la rencontre avec son plan de l'immanence.

De cette manière, du fait que les différentes considérations sur la problématique de ce dossier proviennent toutes, du moins jusqu'à présent, de linguistes et de sémioticiens, Adrián Bertorello prend le parti de considérer qu'elles résident dans la philosophie. Il est le seul à le faire parmi ces premiers auteurs. Dans ce cas, c'est à partir de la philosophie que l'on prend la parole – discipline qui, surtout en ce qui concerne ce thème, est une référence obligée, un appui et une mise en contraste par rapport à la sémiotique.

L'auteur ne remet pas en question le principe d'immanence en sémiotique, sinon qu'il l'assume bien en tant que tel et, ce qu'il cherche à démontrer, c'est qu'il existe une manière de concevoir l'ontologie qui place l'être sur un plan d'immanence compatible avec celui de la sémiotique. Il y aurait ainsi une articulation entre les deux disciplines par l'intermédiaire du concept de *différence ontologique* provenant de la phénoménologie herméneutique de Heidegger. À noter que cette référence théorique est également une nouveauté dans les discussions qui nous occupent.

Selon Bertorello, depuis cette ontologie non transcendantale, on peut réfléchir sur le sens et la signification, telles que le font les sciences du langage, et tirer parti des différents apports qu'aussi bien la sémiotique que la philosophie pourraient fournir sur ce thème.

Pour ce premier groupe de contributions, nous avons également une lecture tensive de l'immanence, celle de Claude Zilberberg. L'auteur oppose l'immanence – comme résultat d'une opération de sélection – à la transcendance qui, dans cette interprétation, trouve ses origines dans une opération de mélange. Ainsi, en partant de l'exclusion de la substance – en accord avec Saussure et Hjelmslev – la première constitue les *valeurs d'absolu*, tandis que la seconde, les *valeurs d'univers*. En adoptant comme fil conducteur les considérations d'Ernst Cassirer en *Langage et mythe*, Zilberberg associe dans ces pages l'immanence à l'intelligible et, inversement, la transcendance au divin. À un monde désenchanté par les excès de l'immanence et le manque d'affectivité – démystification qui caractérise l'homme qui n'est plus capable de se surprendre – l'auteur oppose la surprise et l'affectivité propre au mythe. Tout au long de son article, Zilberberg semblerait confirmer une sorte de vérité contenue dans la première citation de Cassirer exprimant la nostalgie pour l'affectivité et le

charme du divin. Mais, à dire vrai, Zilberberg décrit en fait une condition structurale de la subjectivité et de son mode d'agir : ce qui ne se résout pas dans l'immanence est renvoyé à la transcendance. Ainsi, Claude Zilberberg introduit la transcendance dans la structure et montre, grâce aux schémas tensifs, comment l'immanence et la transcendance mesurent leurs forces sur l'espace tensif de la signification.

Vers une première synthèse

Notre propre impression, en tant qu'éditeurs, est que – il n'aurait pu en être autrement – dans cette première étape de révision de l'immanence dans la théorie sémiotique, la présence de la pensée de Louis Hjelmslev est incontournable. Presque tous les travaux que nous avons réunis dans ce volume ont eu besoin de faire référence au linguiste danois, que ce soit de manière directe ou indirecte, en citant les sémioticiens fondateurs qui, en posant les bases de la sémiotique, se sont appropriés la théorie hjelmslévienne. Ainsi, aussi bien dans une exploration historique du concept que dans une recherche gnoséologique le passage par Hjelmslev est inévitable. Par conséquent, une relecture critique de toute l'œuvre de l'auteur s'impose, de la même manière que ce qui a été fait concernant l'œuvre posthume de Saussure et ce qui a permis de valoriser la densité de sa pensée. Ce qui revient à dire, puisque nous avons à notre disposition une vaste œuvre éditée de Hjelmslev, qu'il faudrait considérer cette totalité et non pas uniquement les *Prolégomènes*, le point d'arrivée de ses réflexions. De cette façon, loin d'obtenir une vision restreinte de la théorie du langage, on aurait accès au développement et à la complexité de ses recherches. De ce fait, la participation de Zinna met en avant cette nouvelle lecture capable de mettre en relief un apport scientifique encore inexploré.

À partir de là, une ligne se détache, quoique non encore développée comme d'autres dans ce groupe de travaux, une ligne bien nette : l'immanence, outre le fait de construire un plan des textes (sémiotiquement parlant) est également un principe méthodologique, ou du moins une partie de ce principe. S'agissant d'une question *méta*, métalangage ou métalecture, les textes mêmes suggèrent la voie à suivre pour capter son sens.

Et quand bien même dans cette recherche pour définir et comprendre l'ampleur de cette notion on a forcément recours à la philosophie, l'axe, à partir duquel on doit aller et venir vers cette discipline et d'autres encore, c'est celui de Hjelmslev. Par exemple, dans le cas où on

en arriverait à une réflexion sur la vérité, amorcée par Spinoza dans les *Pensées métaphysiques*, on observe que les idées de Spinoza à ce sujet se rapprochent beaucoup de l'hypothèse immanente proposée par le linguiste danois. Et ce, du fait que pour le « prince immanent » (comme Deleuze aime l'appeler), la vérité cesse d'être une correspondance entre la réalité et sa représentation linguistique ou cognitive – laquelle, soit dit en passant, pour Saint Thomas d'Aquin, est l'*adaequatio rei et intellectus* – pour se convertir en l'immanent du langage et de la pensée.

Il y a bien un fil conducteur tout-à-fait notoire : la discussion, sur le fait de savoir si l'opposition *immanence vs manifestation*, que Greimas semblerait avoir éclairci, est pertinente ou pas. Et si elle ne l'est pas, faudrait-il réintroduire la transcendance ne serait-ce que pour rétablir la catégorie originale et ensuite la laisser en dehors des problèmes du langage. Un autre postulat greimassien – qui semblerait incontestable – était celui de la place accordée à la perception dans la théorie, mais ici une interrogation a fait surface, celle de savoir si ce rapprochement de la phénoménologie est bénéfique ou non à l'immanentisme en sémiotique. Pendant ce temps, la voix qui intervient, à proprement parler depuis ce lieu disciplinaire, répond par une conception immanente de l'*être* qui non seulement serait compatible avec l'immanence en sémiotique, mais plus encore, la renforcerait. Dans ce cas, bien que depuis un autre angle, la philosophie deleuzienne aurait son mot à dire et, d'un autre côté, les modalités substantielles, bien qu'encore peu explorées, pourraient augmenter de beaucoup leur pouvoir heuristique.

Une accalmie dans ce fleuve houleux

Dans les grandes lignes que nous venons de tracer, les points d'un débat se profilent et, au-delà de celui-ci, un excellent bagage pour la réflexion. En effet, toute confrontation, même s'il s'agit d'un exercice revitalisant, n'épuise pas la richesse conceptuelle contenue dans chacune des propositions. C'est à travers la lecture que nous vous invitons maintenant à extraire les vieilles et les nouvelles matières. Chaque chercheur, à travers son écriture, à travers le dialogue, lors de ses cours, saura tirer profit et projeter – du moins c'est ce que nous souhaitons – ces acquisitions dans sa propre communauté scientifique. C'est de cette mise à jour des grandes géométries immanentes qui n'ont pas cessé de nous surprendre et de susciter de fortes discussions que nous sommes porteurs. Tout comme la sémiotique elle-même, la question sur cette figure controversée suit son cours.

Notes

- 1 Pour preuve, le débat suscité lors de la session du 3 avril 2013 au Séminaire de Paris, lorsqu'Ivan Darrault, au moment de présenter la réunion, a annoncé ce projet et a fait circuler notre appel à convocation. La discussion – entre Per Aage Brandt et Alessandro Zinna – qui a justement commencé en présentiel à ce moment, a ensuite continué par courriels interposés. Les archives du SeS (Programa de Semiótica y Estudios de la Significación) conservent les traces de ce riche matériel pour tout lecteur intéressé.
- 2 Tant et si bien qu'en ce qui concerne le problème général des relations entre la sémiotique et les sciences sociales, ce même thème est celui que le Séminaire de Paris a choisi pour la programmation du cycle des sessions pour l'année 2013-2014.